

## Des films

Catherine Fournet-Guérin

27 septembre 2011

# Kinshasa Symphony (Claus Wischmann et Martin Baer)



Kinshasa attire décidément les cinéastes européens en quête de sujets mêlant approche sociologique, portraits individuels et production musicale, puisque après *Benda Bilili !*, dont on a eu l'occasion de rendre compte dans cette même rubrique, c'est désormais à l'orchestre symphonique kimbanguiste (OSK) que s'attache le film documentaire *Kinshasa Symphony*. Le propos est simple : sont suivis dans leur vie quotidienne quelques-uns des membres de l'orchestre, celui-ci dans son ensemble lors de la préparation à son premier concert public, le tout alternant avec des scènes de rue. Ce film s'inscrit ainsi dans la filiation du célèbre *Buena Vista Social Club* de Wim Wenders, dont la notoriété est devenue telle qu'il a en quelque sorte fixé un nouveau genre, celui du film présentant *in situ* un groupe musical d'une ville du Sud.

## L'orchestre, la crise, l'Eglise

D'emblée, le propos du film souligne la double originalité de cet orchestre dans un pays pauvre et déstabilisé par la guerre, et " seul orchestre au monde composé uniquement de Noirs ", comme le dit l'un de ses membres. De manière souvent très appuyée, des scènes insistent sur l'incongruité de la pratique de la musique classique dans une mégapole d'Afrique, en jouant de manière parfois facile sur le décalage entre le bruit et le désordre urbains et le détachement et la sérénité liés à la pratique musicale ou chorale. Cependant, au-delà du caractère quelque peu caricatural de ce propos, l'originalité du film est de ne pas s'attacher une fois de plus à des formes musicales convenues, qui relèvent des " musiques urbaines " comme le hip-hop ou de la " world music ", présentée comme une forme valorisante d'expression artistique africaine contemporaine.

L'orchestre est composé de plusieurs dizaines de membres, qui se retrouvent pour des répétitions présentées dans le film. Les contraintes quotidiennes sont mises en avant : longue distance à parcourir pour se réunir, conditions de travail souvent précaires (en extérieur, dans le bruit et la poussière de la rue) ou pénibles (chaleur étouffante de salles trop petites),

manque de budget pour acquérir de nouveaux instruments, d'où le recours à la fabrication locale et artisanale. Le spectateur suit ainsi tout au long du film la fabrication d'une contrebasse. Face aux problèmes matériels, le bricolage est la règle : un violoniste se fait électricien lors des fréquentes coupures d'électricité ou des défaillances du matériel ; pour réparer les instruments, on a recours à une jante de minibus et un câble de frein de vélo fait office de corde de violon.

Il s'agit d'un orchestre amateur et le spectateur non averti met du temps avant de comprendre qu'il est en fait l'émanation d'une Eglise comptant plusieurs millions de fidèles au Congo-Kinshasa, fondée par Simon Kimbangu dans les années vingt et dont la doctrine est appelée kimbanguisme (E.J.C.S.K., Eglise de Jésus Christ sur la Terre selon Simon Kimbangu). Cette information pourtant centrale n'apparaît que vers la fin du film et de manière très allusive, alors qu'elle permet de comprendre la ténacité dont font preuve ses membres, comme l'existence d'un certain nombre de moyens, fussent-ils modestes, mis au service de l'OSK. Cette forte présence dans la vie sociale et culturelle de l'Afrique actuelle des Eglises dites évangéliques aurait gagnée à être davantage explicitée pour contextualiser la création de l'orchestre et ses activités. Cela aurait permis d'expliquer pourquoi cet orchestre de musique classique n'est pas principalement composé d'élites citadines, comme on aurait pu s'y attendre, mais d'individus manifestement modestes, du moins pour une partie d'entre eux.

### **Portraits de Kinois dans leur vie quotidienne**

De nombreuses séquences mettent en scène les difficultés auxquelles sont confrontés les citadins africains : le logement, qui s'apparente à un taudis pour certains, la difficulté d'en trouver un en raison d'une crise du logement, les embouteillages occasionnant des durées de trajet démesurées, la voirie dégradée, l'interminable attente aux arrêts des minibus, la fatigue corrélative de ces déplacements pénibles (une femme doit se lever à 4 h 30 tous les matins, pour arriver au stand qu'elle tient au marché à 6 h) et, enfin, la sous-alimentation, certains jours. Les musiciens et choristes évoquent leur fatigue lors des répétitions, leurs assoupissements, leurs étourdissements. Faire ressentir cette fatigue générée par la vie quotidienne dans une mégapole d'Afrique est une réussite du film.

Si la vie quotidienne est souvent pénible, elle offre également des moments de légèreté que les réalisateurs ont su saisir : émissions de télévision, sociabilité du salon de coiffure tenu par l'un des musiciens, rires autour des entraînements à la maison, discussions à bâtons rompus dans les minibus avec des voyageurs inconnus, ou encore rêve d'un jeune musicien de devenir un compositeur reconnu de musique classique, rêve qui s'incarne dans l'esquisse d'une partition composée sur un ordinateur portable.

### **De la rue kinoise à l'intimité domestique**

De nombreuses scènes sont consacrées à la vie de la rue. Il en ressort toujours la même image de la ville, celle de la mégapole délabrée, engorgée, bruyante, saturée, irrespirable, désordonnée et grouillante. En cela, le film relaye des clichés anciens relatifs aux villes africaines sans chercher à s'en abstraire, alors qu'on trouve des quartiers aisés et paisibles à Kinshasa, par exemple. De la capitale congolaise, le spectateur ne pourra donc que conforter l'image stéréotypée qu'il en a sans doute déjà : vacarme assourdissant de la circulation automobile, poussière des routes non revêtues, ornières, flaques d'eau stagnantes, ordures jonchant les chaussées, commerce de rue omniprésent, avec menuisiers, gargotiers, glacier ambulant, mécaniciens, autant de figures attendues de la rue africaine. Ce regard posé sur la

ville est ambivalent : s'il correspond incontestablement à une réalité, celle-ci n'en est pas moins partielle.

Plus originale est l'entrée de la caméra dans l'espace domestique de quelques membres de l'orchestre. Le spectateur est ainsi convié à voir la cour, où les femmes font la lessive, où jouent les enfants et où vivent nombre d'artisans, une maison très modeste avec sa décoration hétéroclite et chaleureuse (bimbeloterie, calendriers muraux, fleurs artificielles), un taudis à louer, mais aussi l'intérieur de logements un peu plus aisés, avec la télévision, la chaîne hi-fi ou encore les baladeurs dernier cri. On perçoit également la contrainte de la promiscuité familiale : l'une des choristes ne peut pas s'isoler pour répéter tranquillement. La musicienne qui élève seule son jeune fils relate avoir quitté le logement familial pour fuir les disputes. Elle préfère vivre seule avec l'enfant et devoir s'acquitter de la lourde charge d'un loyer de quarante dollars plutôt que de vivre avec sa famille.

Finalement, contrairement à ce que son propos aurait pu laisser entendre, à savoir l'idée d'un décalage entre la pratique de la musique classique et la vie quotidienne dans une grande ville d'Afrique, *Kinshasa Symphony* présente une vision quelque peu convenue de la ville, en insistant sur son délabrement et sur le recours à la " débrouille ", si souvent mise en avant à propos des citoyens africains. Si le film atteint son objectif en ce qu'il montre bien que les citoyens africains sont des citoyens " comme les autres " et qu'à ce titre, ils peuvent tout aussi bien que d'autres de par le monde pratiquer l'art de la musique classique, il n'échappe pas à une vision stéréotypée du " système D à l'africaine ", alors que le ressort des membres de l'orchestre est d'abord et avant tout leur engagement religieux. Ce que démontre le film malgré lui, c'est que la vraie réponse des citoyens en proie au désarroi quotidien n'est pas l'art ni le système D, mais ces nouveaux encadrements que sont les Eglises africaines.

Catherine Fournet-Guérin